

LA TOUR-DU-PIN

Les jeudis de l'histoire : le travailleur d'après-guerre

Juste après la Seconde Guerre mondiale, les différentes industries occupent jusqu'à 1 700 ouvriers, dont environ 1 000 femmes qui travaillent essentiellement dans le tissage ou la confection à La Tour-du-Pin et Saint-Clair-de-la-Tour. Le reste de la population active travaille dans l'artisanat et le commerce, sans compter le nombre important d'ouvriers à domicile.

La "grosse" industrie est absente des deux villes. Faute d'emploi, les hommes émigrent tous les jours et prennent le train pour aller travailler à Bourgoin-Jallieu, Saint-Priest, Vénissieux et Lyon. Cette main-d'œuvre est soumise à la fluctuation des décisions de l'État, avec les réglementations du travail : celle de la loi des 8

heures du 23 avril 1919 et celle des lois des 40 heures en 1939. Pire encore, l'économie est dominée par les guerres, le manque de matières premières, les crises...

L'emploi des femmes et des enfants

La loi des 8 heures a obligé les chefs d'entreprise à augmenter le nombre des équipes dans les usines. Pour y parvenir, ils ont dû embaucher des étrangers. À La Tour-du-Pin et à Saint-Clair-de-la-Tour, de nombreux habitants sont originaires d'Italie et de Pologne. Mais le machinisme réduit peu à peu l'arrivée de cette main-d'œuvre étrangère. La force de l'homme étant remplacée peu à peu par la machine, cela contribue à privilégier encore plus l'emploi

des femmes et des enfants, surtout dans le tissage.

Dans sa séance du 21 juillet 1922, le comité professionnel d'expertise de l'arrondissement de La Tour-du-Pin fixe le salaire à 1 franc de l'heure. Après-guerre, une nouvelle augmentation le porte de 24 à 28 francs de l'heure. Dans la soierie, les salaires peuvent aller jusqu'à 30 francs. Mais seuls les ouvriers des imprimeries sur étoffe sont bien payés.

Dans la même période, les petits façonniers commencent à disparaître, les capitaux nécessaires au renouvellement du matériel étant trop élevés face à leur bénéfice. □

SOURCES

JJB La Tour Prend Garde, d'après un manuscrit anonyme daté de 1946.



À la sortie de la passementerie Mathian (rue Pierre-Vincendon, à côté de La Table de Marie), une majorité de femmes regarde le photographe.